

ZOFIA STĘPIŃSKA-KUCZA

Université de Varsovie

« “Nous sommes biches” par vocation ».
Vocation (?) d’une demi-mondaine d’après
les mémoires de Céleste Mogador,
de Cora Pearl et de Rigolboche

« **N**ous sommes biches¹” par vocation »², liti-
on dans les mémoires de Marguerite Badel,
dite Rigolboche, célèbre danseuse de cancan sous le
Second Empire, mais que les agents de la police des
mœurs n’hésitent pas à appeler « une prostituée »³.
Ainsi, à travers la plume d’Ernest Blum, la vedette du
Casino Cadet constate que le statut de femme entrete-
nue est un choix délibéré fait par elle et ses consœurs.
La juxtaposition du terme de vocation, qui signifie « in-
clination, penchant particulier pour un certain genre de
vie, un type d’activité »⁴, avec la vie d’une demi-mon-
daine a sans doute dû choquer les lecteurs. Parmi les
motifs qui poussent les jeunes filles sur la voie de la
débauche, les contemporains de Rigolboche évoquent
le plus souvent le manque de perspectives, le délaisse-
ment parental, la misère et la naïveté, parfois aussi la

1 Le terme argotique « biche » désignait autrefois une femme entretenue.

2 E. Blum, L. Huart, *Mémoires de Rigolboche*, Paris, E. Dentu, 1860, p. 10. Les citations suivantes provenant de l’œuvre citée seront marquées à l’aide de l’abréviation MR, la pagination suivra le signe abrégé après la virgule.

3 *Registre des femmes galantes (1859-1860)*, Archives de la Préfecture de Police de Paris (APP/BB2), p. 46, <https://www.geneanet.org/registres/view/32130/45>.

4 Larousse, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/vocation/82353>.

vanité, l'amour du luxe et la paresse⁵, mais l'inclination volontaire pour cette manière de vivre ne se trouve pas sur la liste. Les théoriciens du sujet, tout au long du XIX^e siècle⁶, mettent les femmes vénales plutôt dans la position de victimes, des circonstances extérieures ou de leurs propres désirs vicieux, qui, malgré leur profonde démoralisation, ressentent de la honte et « savent qu'elles font mal »⁷. Dans le contexte de la prostitution, telle qu'elle est perçue à l'époque, « l'idée de plaisir, de jouissance des sens, des satisfactions »⁸ est écartée, ce n'est qu'un travail dur et répugnant, exercé « en vue d'un gain »⁹.

Or, la vocation, avec ses fortes connotations religieuses, est associée à des notions telles que dévouement, désintéressement, prédestination, mission. Elle s'attache à l'activité artistique où elle devient synonyme du penchant inné combiné au talent, aux métiers qui « requièrent une forme d'ascèse [...] sans recherche de profit temporel »¹⁰, aux occupations dont l'exercice n'exige pas « l'esprit pratique »¹¹. Certes, elle se décline

5 Voir A.-J.-B. Parent-Duchâtelet, *De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration : ouvrage appuyé de documents statistiques puisés dans les archives de la Préfecture de police*, Paris, J.-B. Baillière, 1837, t. 1 et notamment Chapitre 1, § 10. « Quelle est la cause première de la prostitution », p. 89-102.

6 Voir par exemple F.-F.-A. Béraud, *Les filles publiques de Paris et la police qui les régit. précédées d'une notice historique sur la prostitution chez les divers peuples de la terre*, Paris, Desforges et Cie, 1839, t. 1 ou C. J. Lecour, *La prostitution à Paris et à Londres (1789-1877)*, Paris, P. Asselin, 1877.

7 A.-J.-B. Parent-Duchâtelet, *De la prostitution...*, *op. cit.*, p. 104.

8 Y. Guyot, *La prostitution*, Paris, G. Charpentier, 1882, p. 6.

9 *Ibidem*.

10 G. Sapiro, « La vocation artistique entre don et don de soi », [dans :] *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007/3, n° 168, <https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2007-3-page-4.html>.

11 J. P. Richter, *Sur l'éducation*, Mme Vve J. Favre (trad.), Paris, Librairie

souvent au féminin : de nombreux ouvrages consacrés à l'instruction des filles et des femmes développent leur réflexion autour de la notion de vocation maternelle, d'épouse ou d'amoureuse, en suggérant que la femme ne peut rien contre l'appel de sa nature douce et passive. Mais la cocotte n'est ni douce ni passive. Peut-on donc parler de la vocation d'une demi-mondaine ? Quelles idées cache la courte phrase de Rigolboche ?

Pour répondre à ces questions, nous avons décidé de diviser notre contribution en deux parties. La première présentera les arguments qui mettent en doute l'existence de la vocation des demi-mondaines, la seconde montrera ce que ce terme, si l'on peut l'utiliser, signifie vraiment, à savoir le désir de liberté. Notre corpus se composera des écrits de trois représentantes du demi-monde, qui ont décidé de publier leurs mémoires de leur vivant : Cora Pearl, de son vrai nom Eliza Emma Crouch ou Cruch (1835 ou 1837-1886)¹², Céleste Mogador, de son vrai nom Élisabeth-Céleste Vénard, puis comtesse de Chabrillan (1824-1909) et Rigolboche, déjà citée, de son vrai nom Marguerite Badel (1842-1920).

Cora Pearl, la grande horizontale d'origine anglaise du Second Empire, a publié ses *Mémoires* en 1886, quelques mois avant sa mort. Souffrant d'un cancer de l'estomac et ayant perdu son charme, elle doit mettre en vente ses souvenirs à la fin de sa vie. Elle ne cache pas le vrai but de cette publication : elle écrit ces mémoires « pour avoir quelques billets et essayer de vivre »¹³. D'après les critiques, ses confidences ont

C. Delagrave, 1886, p. 140.

12 Voir G. Houbre, *Le livre des courtisanes : archives secrètes de la police des mœurs (1861-1876)*, Paris, Tallandier, 2006, p. 551.

13 C. Pearl, *Mémoires de Cora Pearl*, Paris, Jules Lévy, 1886, p. 17-18. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation MCP, la pagination suivra le signe abrégé après la virgule.

déçu le public qui attendait une « lecture pimentée »¹⁴, mais qui n'a obtenu que des passages « d'une banalité écœurante »¹⁵.

Les *Mémoires de Céleste Mogador*¹⁶ ont satisfait un peu plus la soif de scandale : l'autrice y raconte sa vie « qui n'était pas celle d'un anachorète, bien au contraire »¹⁷. Effectivement, il s'agit de l'histoire de l'ascension sociale d'une fille de la classe ouvrière qui a réussi, tout d'abord, à parvenir au sommet de la hiérarchie prostitutionnelle, et ensuite à se faire le nom honorable de comtesse Lionel de Chabrillan.

Parus en 1860, les *Mémoires de Rigolboche* ne constituent pas une véritable autobiographie. Il s'agit plutôt d'un recueil d'anecdotes de derrière les coulisses et, comme le remarque Marie-Ève Thérénty, « le je intime ne paraît pas être le centre de [ce récit] »¹⁸. De plus, le livre serait le fruit de la collaboration entre les journalistes Ernest Blum et Louis Huart¹⁹, rédigé, selon Frédérique Loliée, sans une implication réelle de la part de Rigolboche elle-même²⁰. Pourtant, l'ouvrage peut constituer une source intéressante pour la présente contribution : en oscillant entre l'ironie et la provoca-

14 « Lettre parisienne », [dans :] *Le Mémorial des Vosges*, 7 mars 1886, n° 2298, p. 1.

15 F. Xau, « Cora Pearl », [dans :] *Gil Blas*, 10 juillet 1889, n° 2446, p. 3.

16 Ses mémoires étaient censés se composer de 8 volumes ; pourtant, après la publication en 1854 des cinq premiers tomes, l'autorité judiciaire a empêché la suite de paraître. Rééditée en 1858, l'œuvre de Céleste de Chabrillan comprend dès lors 4 volumes.

17 L. Boniface, « Mémoires de Céleste Mogador – Mme Chabrillan contre La Librairie Nouvelle », [dans :] *Le Constitutionnel*, 30 juillet 1857, n° 211, p. 3.

18 M.-È. Thérénty, « Le récit de vie de vedette. L'invention d'un genre : Rigolboche, Thérèse, Paulus », [dans :] *Belphegor*, 2013, n° 11-1, <https://journals.openedition.org/belphegor/279>.

19 La participation de L. Huart à la rédaction du livre semble incertaine, voir : *Ibidem*.

20 Voir F. Loliée, *La fête impériale*, Paris, Éditions Jules Tallandier, 1926, p. 229.

tion, il s'attaque aux valeurs de la société bourgeoise du XIX^e siècle et tourne en dérision la moralité double de l'époque.

La mauvaise éducation

La société patriarcale du XIX^e siècle essaie de convaincre les femmes « que leur salut social ne peut se réaliser que dans le mariage »²¹, le foyer étant leur milieu naturel. Celle qui le quittera « pour remplir, bien ou mal, une vocation extérieure, [...] compromettra sa mission intérieure, sa mission féminine ; elle cessera d'être femme dans le sens élevé de ce grand mot »²². Certes, c'est un idéal prôné par la bourgeoisie du temps, transgressé par les représentantes des élites et impossible à réaliser par de nombreuses femmes issues des milieux modestes qui sont obligées de travailler, mais il finit par s'imposer comme dominant. D'après ce modèle, les femmes devraient occuper l'espace privé, l'espace public appartenant aux hommes. En dépassant cette frontière, la femme s'expose aux dangers du monde auxquels elle n'est pas préparée. Cependant, l'auteur des *Mémoires de Rigolboche* semble mettre en cause cette image parfaite de « l'ange du foyer » :

Aucune femme ne vient au monde vertueuse pourtant, elle le devient ou reste ce qu'elle était.

On a dit que la courtisane était un produit de la civilisation.

C'est une erreur.

C'est la femme honnête qui est un produit de la civilisation ! (MR, 34).

« Bravo ! Monsieur Blum, vous êtes bien un enfant corrompu et athée du XIX^e siècle ! »²³, se révolte à ces pro-

21 S. Schweitzer, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002, p. 88.

22 A.-E. de Gasparin, *L'Égalité*, Paris, Lévy Frères, 1869, p. 403.

23 J. Le Sire, « Un scandale littéraire au XIX^e siècle », [dans :] *La France littéraire, artistique, scientifique*, 1860, n° 40, p. 637.

pos l'un des critiques du temps. Et cette indignation est compréhensible : certes, la débauche existe, à l'époque on la considère comme « un mal nécessaire »²⁴, mais l'idée de la choisir librement ou d'y prendre goût apparaît immonde. La société bourgeoise verrait volontiers dans chaque femme déchue la victime d'événements fâcheux, qui l'ont violemment chassée de la voie « naturelle » de la vertu. Et les femmes galantes inventaient volontiers des histoires pour « s'excuser de leur mauvaise conduite » (*MR*, 8). Cora Pearl peut en offrir un excellent exemple : elle raconte aux lecteurs son histoire de séduction fatale sous la forme d'un conte où elle joue le rôle du Petit Chaperon Rouge leurré par un loup. D'après ce récit, elle n'avait pas encore 14 ans lorsque, oubliée par sa bonne et se retrouvant toute seule dans la rue, elle a été abordée par un homme d'une quarantaine d'années.

– Où donc allez-vous comme ça, ma petite fille?

– Chez ma grand'mère, monsieur.

Cela commençait comme le conte de Perrault.

– Votre grand'mère habite-t-elle dans le quartier?

– Oh non, monsieur.

Il reprit.

– Je suis sûr que vous aimez les gâteaux.

Je rougis un peu, je souris, et ne répondis pas.

– Venez avec moi, je vous en donnerai.

Quelle aubaine! et comme il y a des gens aimables. C'est bonne maman qui va rire quand je lui conterai ma petite histoire! Qui sait si maintenant elle ne me laissera pas sortir seule? Il n'y a aucun danger. Je suis grande. Et je suivais le monsieur. Pourquoi ne l'aurais-je pas suivi? Je n'étais pas vicieuse [...] (*MCP*, 17-18)

La suite est stéréotypée : la naïveté de la jeune fille est abusée, la chasteté souillée, la destinée scellée. Dans ce fragment, Cora Pearl semble affirmer que l'enfant est par nature honnête, c'est le monde qui le corrompt.

24 A. Corbin, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Flammarion, 1982, p. 15.

Elle nie donc l'existence d'une vocation spéciale qui mènerait les filles vers les portes du demi-monde. De plus, le style du récit peut suggérer que cette histoire constitue un modèle universel du parcours des femmes publiques : les jeunes filles abandonnées par leurs proches seraient une proie facile pour le premier loup venu et, déshonorées par cette malheureuse aventure, elles n'auraient pas le choix. Cora Pearl reprend donc une idée courante à l'époque : ce sont les mauvaises rencontres, l'abandon parental et « une foule de circonstances »²⁵, et non pas un penchant particulier, qui poussent les femmes vers le réseau prostitutionnel.

Le manque de protection familiale, et en particulier l'absence physique et affective de la mère, constitue un élément commun des mémoires de Céleste Mogador et de Cora Pearl. Les deux affirment avoir perdu leur père tôt, les deux disent détester le second époux de leur mère. Cora subit pleinement la séparation de sa maison natale : tout d'abord, elle est envoyée en pension en France, puis elle loge chez sa grand-mère « dont la maison était assez éloignée de celle de [ses] parents » (*MCP*, 12). Céleste Mogador, elle, consacre aux relations avec sa mère beaucoup plus d'encre, en décrivant les mésaventures provoquées par les mauvais choix de sa génitrice et l'indifférence qui s'établit progressivement entre elles. C'est dans ce délaissement maternel que Mogador voit l'origine de sa chute :

Cependant, contre ma mère, j'avais une force dans ce qui me restait de conscience : c'était le sentiment profond, que sans l'abandon où elle m'avait laissée, sans la jalousie qu'elle m'avait mise au cœur, je n'aurais jamais pris un parti si désespéré.²⁶

25 A.-J.-B. Parent-Duchâtelet, *De la prostitution...*, *op. cit.*, p. 90.

26 C. de Chabrilan, *Mémoires de Céleste Mogador*, Paris, Librairie Nouvelle, 1858, t. 1, p. 224. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *MCM*, le numéro du tome et la pagination suivront le signe abrégatif après la virgule.

Lorsque Céleste décide d'entrer au lupanar, elle est toujours vierge. Pourtant, sa mère, après un court moment d'opposition, consent à l'immatriculation de sa fille au registre des prostituées. Celle qui devait la protéger – semble dire Mogador – a contribué à la déchéance morale de son enfant, celle qui avait l'obligation de l'éduquer n'a laissé se développer que son obstination et son audace. En fait, c'est le défaut d'éducation, cité parmi les causes de la prostitution²⁷, qui conduit Céleste vers la dépravation. Dans tous les milieux, l'instruction des filles dépendait de la mère, qui avait « pour mission de leur inculquer les qualités qui définissent leur sexe et leur permettront de s'acquitter au mieux de leur rôle d'épouse et de mère, de maîtresse de maison ou de ménagère »²⁸. La mère de Céleste échoue : elle néglige les besoins de son enfant et lui donne un mauvais exemple, en vivant en concubinage. Céleste finit donc par rejeter les rôles proposés aux filles de sa classe sociale :

On parla de me marier à un ouvrier, pour se débarrasser de moi. Je refusai ; l'homme dont on me parlait me déplaisait. Les ouvriers me faisaient peur. J'avais toujours présentes à la mémoire les scènes de l'insurrection de Lyon. [...] Je refusai, et ce n'est pas là ce que je regrette ; il me semble que je faisais bien en n'acceptant pas de me marier avec un honnête homme que j'aurais trompé ou rendu malheureux. (*MCM*, I, 211)

Cette attitude a scandalisé les critiques de l'époque : « Eh quoi ! une malheureuse fille est poussée dans le borbier de la prostitution par l'orgueil, – car elle n'a pas même l'excuse banale de la misère »²⁹, s'écrie l'un des journalistes, et l'autre s'adresse directement

27 Voir F.-F.-A. Béraud, *Les filles publiques de Paris...*, *op. cit.*, p. 23.

28 G. Houbre, *Histoire des mères et des filles*, Paris, Éditions de la Martinière, 2006, p. 8.

29 H. de Bouville, « Les mémoires de Céleste Mogador ; À M. H. de Villemessant », [dans :] *Figaro, journal non politique*, 1854, n° 5, p. 4.

à l'autrice : « Vous auriez pu travailler, et, par le travail, vous élever à la vertu ; mais cette voie était trop difficile à parcourir, et vous n'eûtes pas le courage de la prendre »³⁰. Pourtant ce n'est pas la peur du labeur, ni la vocation à la luxure, qui pousse Mogador à entrer dans l'univers des amours faciles, mais la volonté de quitter sa maison familiale, son milieu et de construire sa propre destinée, une ambition jugée dangereuse à l'époque. De plus, elle a réussi, et c'est sa faute majeure : son ascension sociale apparaît aux yeux de ses contemporains comme un péché sans châtement.

Une femme de condition modeste, qui renonce à suivre le chemin convenu, menace l'ordre social établi, c'est pourquoi elle est renvoyée à sa marge. Mais si elle veut véritablement devenir la maîtresse de son sort, il lui faut des ressources. Sans l'argent, la liberté est hors de portée.

L'appel de la liberté

« Mon indépendance fut toute ma fortune : je n'ai pas connu d'autre bonheur » (*MCP*, 356), affirme Cora Pearl vers la fin de son ouvrage. « Je ne serai heureuse que le jour où je pourrai vivre indépendante » (*MCM*, III, 307), soupire Céleste Mogador. Dans les *Mémoires de Rigolboche* les choses sont mises au clair :

L'indépendance a toujours été le premier besoin de l'homme, comme chez la femme, du reste.

[...]

La plupart de celles qui rompent avec la société, dite honnête, n'ont souvent pas d'autres raisons. Elles ont soif de liberté. Chez la grisette, l'ouvrière ou la fille de concierge, l'indépendance ne peut s'acheter qu'au prix de leur vertu, elles ne sont pas assez riches pour imiter les filles dotées qui épousent la liberté en prenant un mari.

Elles se conduisent mal pour respirer. (*MR*, 45-46)

30 D.-L. Eimann, « Les mémoires de Céleste Mogador ; À Monsieur H. de Villemessant, Rédacteur en chef du Figaro », [dans :] *Figaro, journal non politique*, 1854, n° 5, p. 4.

L'indépendance est le véritable but, et peut-être la véritable vocation d'une demi-mondaine, mais n'est accessible qu'aux insoumises. À l'époque, la liberté n'est pas facile à obtenir. Les femmes sont opprimées par les règles sociales autant que par leur propre toilette³¹ : « le corset est une prison. Les moralistes ont cherché bien loin la cause de la débauche des femmes. Elles aiment l'air, c'est tout » (*MR*, 47), constate avec autorité Rigolboche, en comparant l'enlèvement de cet artifice vestimentaire à la rupture avec la rigidité du système bourgeois. Ce geste n'a rien d'anodin : les femmes qui désirent la liberté doivent se débarrasser des contraintes et s'adonner pleinement à sa recherche. Et celles qui ne disposent pas d'autre chose que de leur corps doivent en faire le sacrifice ultime. La prostitution ne constitue pourtant pas un remède universel à la misère ; au contraire, de nombreuses femmes entrées dans le réseau – grisettes, lorettes, filles en carte – se retrouvent dans une situation précaire. Seule la vraie courtisane, cette « prostituée suprême »³², peut se permettre de vivre sur un grand pied et jouir d'une pleine indépendance.

Dans le cas de la grande horizontale, l'argent obtenu de la part de ses protecteurs et admirateurs n'est pas une rémunération, mais le moyen pour une fin. Certes, la cocotte dépense une fortune pour s'acheter des voitures, des chevaux, des bijoux et des robes de chez Worth, mais ce ne sont pas que des caprices : le rôle de ces parures est avant tout d'augmenter la visibilité de leur propriétaire. Comme l'indique Richard Thomson : « Plus elle peut exposer ses charmes sur le marché – par le biais de sa réputation, son chic, son aura érotique –,

31 Voir S.-R. Marzel, *L'esprit du chiffon : le vêtement dans le roman français du XIX^e siècle*, Berne, Peter Lang, 2005, p. 279.

32 R. Thomson, « Les grandes horizontales », [dans :] *Splendeurs et misères. Images de la prostitution 1850-1910*, Paris, Flammarion, 2016, p. 184.

plus elle fera fortune pendant ses beaux jours, toujours limités »³³. Quand une amie de Céleste Mogador s'offre une robe abricot pour 160 francs, une somme considérable, elle explique ainsi cette folie :

Je sais bien que j'aurais pu mieux employer mon argent; mais je veux aller au Ranelagh jeudi ; je vais avoir la robe et le mantelet pareils, un chapeau de paille de riz; on croira que j'ai fait fortune; on viendra causer avec moi. Si je n'avais pas quelque chose d'ébouriffant, on ne me ferait même pas danser. (*MCM*, II, 60)

Le succès et la célébrité – même simplement apparents – assurent aux demi-mondaines un flot constant de fonds qui leur sont nécessaires pour garder leur liberté. C'est pourquoi elles ne cachent pas, ou seulement très maladroitement, les noms de leurs amants : hommes politiques, héritiers des grandes fortunes, membres des familles royales et impériales, tous les grands noms sont bienvenus car ils contribuent à la notoriété de la courtisane. Dans ses mémoires, Cora Pearl n'hésite pas à citer leur correspondance, pleine de mots de tendresse, d'amour, de jalousie et de reproches. Céleste Mogador, de sa part, conseille de choisir attentivement ses relations : « Plus une femme a la réputation d'être facile, plus elle a besoin de se faire désirer » (*MCM*, II, 38).

Pourtant, la situation des demi-mondaines, dépendant avant tout de la taille de leur bourse, reste fragile :

Je sentais venir la misère ; pour moi, c'était la mort. [...] Je le savais ; je ne m'étais jamais fait illusion sur l'avenir des courtisanes. Sachant avec quel mépris on parlait de mes pareilles, je m'étais promis de me soustraire aux humiliations de la vieillesse. Je m'étais toujours dit que si à trente ans je n'avais pas un moyen d'existence indépendant, je trouverais un refuge dans le suicide. (*MCM*, IV, 81-81)

Le prix de la liberté est élevé : les grandes cocottes doivent lutter en permanence pour maintenir leur po-

33 *Ibidem*.

sition, et font face à la solitude et à l'angoisse. La perspective de la vieillesse sans ressources fait peur puisque, comme le souligne Rigolboche, « une des conditions implacables de notre vie, c'est la jeunesse » (MR, 49). Ces craintes suscitent donc une question essentielle : la condition incertaine de la demi-mondaine peut-elle assurer une vraie liberté ? Rigolboche se demande :

Ne sommes-nous pas plutôt les esclaves du plaisir que ses apôtres? notre gaieté n'est-elle pas quelquefois coupée par des larmes? et, en grattant un peu notre luxe, n'y trouve-t-on pas souvent le mot : misère? Nous recevons des ordres et nous obéissons, nous pouvons rarement suivre les conseils de notre cœur. (MR, 48)

En effet, il est difficile de distinguer où commence la véritable indépendance de la courtisane, et où elle finit. Les demi-mondaines ne sont-elles pas parfois obligées d'accepter des règles qui leur déplaisent ? Ne dépendent-elles pas des caprices de la mode et de la générosité de leurs amants ? N'ont-elles pas de désirs qu'elles s'interdisent ? Et puis, malgré leurs efforts, leur succès dans le demi-monde ne leur permettra pas d'entrer dans le grand monde : comme Céleste Mogador, elles seront toujours hantées par les stéréotypes, et leur ascension sociale par le mariage avec un noble n'effacera jamais leur passé³⁴. Aurai-elles fait un autre choix, si elles l'avaient pu ? Cora Pearl ne semble pas avoir de regrets :

J'ai eu la vie heureuse. J'ai gaspillé énormément d'argent, je suis loin de me poser en victime ; j'aurais mauvaise grâce. J'aurais pu faire des économies mais la chose n'est pas facile dans le tourbillon où j'ai dû vivre. Entre ce qu'on doit faire et ce qu'on fait il y a toujours une différence. Ce n'est pas pour moi toute seule que je dis cela. Je ne me plains pas, je n'ai que ce que je mérite. (MCP, 2)

34 Voir V. Rounding, *Grandes horizontales : the lives and legends of Marie Duplessis, Cora Pearl, La Païva and La Présidente*, New York, Bloomsbury, 2004, p. 27.

Cora Pearl assume entièrement les conséquences de ses actes : elle va mourir endettée, mais elle est fière d'avoir vécu selon ses propres règles. Sa vocation de « biche » a été bien remplie.

Conclusion

S'il est effectivement possible de parler de la vocation d'une demi-mondaine, il faut se rappeler que le terme ne signifie pas la vocation à la débauche, mais plutôt à l'insoumission et à la liberté. Or, le besoin d'indépendance n'est pas énuméré parmi les qualités souhaitées de la femme du XIX^e siècle ; bien au contraire, les moralistes affirment que « ce qu'elle gagnerait en indépendance, elle le perdrait en puissance aussi bien qu'en charme et en dignité [...] »³⁵.

Selon eux, le désir de liberté, chez une fille, n'est que le résultat d'une éducation ratée : sans surveillance maternelle, les vertus féminines telles que la piété et le dévouement cèdent la place aux instincts les plus bas. La chute morale est alors plus que sûre : « D'où vient cette déviation ? Pour les unes, de l'effroi que leur a inspiré une existence calme, mais obscure, heureuse, mais modeste ; violettes, au lieu de parfumer l'humble lit de mousse où elles s'étaient épanouies, elles ont voulu resplendir, imbéciles tulipes, au centre du parterre. Pour les autres, elle dérive d'une lassitude irréfléchie de leurs obligations [...] »³⁶. Rejeter le sort paisible de la femme honnête, échapper à la vocation conjugale, et par conséquent à la soumission envers un homme, diriger librement sa vie, n'est pas normal ; c'est, selon les normes de l'époque, une aberration. C'est pourquoi les courtisanes ne peuvent pas être acceptées par la

35 A. Vinet, *L'éducation, la famille et la société*, Paris, Chez les éditeurs, 1855, p. 256.

36 E. Woestyn, « Le demi-monde », [dans :] *Figaro, journal non politique*, 1854, n° 11, p. 2.

bonne société et n'ont des chances de réussir que dans les décors du demi-monde. Peut-être ce rejet de la société n'a-t-il pas été si pénible qu'on le pourrait croire – leur besoin irrépressible de respirer librement y aurait sûrement été étouffé.

bibliographie

Béraud F.-F.-A., *Les filles publiques de Paris et la police qui les régit. précédées d'une notice historique sur la prostitution chez les divers peuples de la terre*, Paris, Desforges et Cie., 1839, t. 1.

Blum E., Huart L., *Mémoires de Rigolboche*, Paris, E. Dentu, Librairie-Éditeur, 1860.

Boniface L., « Mémoires de Céleste Mogador – Mme Chabrillan contre La Librairie Nouvelle », [dans :] *Le Constitutionnel*, 30 juillet 1857, n° 211.

Bouville H. de, « Les mémoires de Céleste Mogador ; À M. H. de Villemessant », [dans :] *Figaro, journal non politique*, 1854, n° 5.

Chabrillan C. de, *Mémoires de Céleste Mogador*, Paris, Librairie Nouvelle, 1858, t. 1-4.

Corbin A., *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Flammarion, 1982.

Eimann D.-L., « Les mémoires de Céleste Mogador ; À Monsieur H. de Villemessant, Rédacteur en chef du Figaro », [dans :] *Figaro, journal non politique*, 1854, n° 5.

Gasparin A.-E. de, *L'Égalité*, Paris, Lévy Frères, 1869.

Guyot Y., *La prostitution*, Paris, G. Charpentier, 1882.

Houbre G., *Histoire des mères et des filles*, Paris, Éditions de la Martinière, 2006.

Houbre G., *Le livre des courtisanes : archives secrètes de la police des mœurs (1861-1876)*, Paris, Tallandier, 2006.

Lecour C. J., *La prostitution à Paris et à Londres (1789-1877)*, Paris, P. Asselin, 1877.

Le Sire J., « Un scandale littéraire au XIX^e siècle », [dans :] *La France littéraire, artistique, scientifique*, 1860.

Loliée F., *La fête impériale*, Paris, Éditions Jules Tallandier, 1926.

[s. n.], « Lettre parisienne », [dans :] *Le Mémorial des Vosges*, 7 mars 1886, n° 2298.

Marzel S.-R., *L'esprit du chiffon : le vêtement dans le roman français du XIX^e siècle*, Berne, Peter Lang, 2005.

Parent-Duchâtelet A.-J.-B., *De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration : ouvrage appuyé de documents statistiques puisés dans les archives de la Préfecture de police*, Paris, J.-B. Baillière, 1837, t. 1.

- Pearl C., *Mémoires de Cora Pearl*, Paris, Jules Lévy, 1886.
- Registre des femmes galantes (1859-1860)*, Archives de la Préfecture de Police de Paris (APP/BB2).
- Richter J. P., *Sur l'éducation*, Mme Vve J. Favre (trad.), Paris, Librairie C. Delagrave, 1886.
- Rounding V., *Grandes horizontales : the lives and legends of Marie Duplessis, Cora Pearl, La Païva and La Présidente*, New York, Bloomsbury, 2004.
- Sapiro G., « La vocation artistique entre don et don de soi », [dans :] *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007/3, n° 168, <https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2007-3-page-4.htm>.
- Schweitzer S., *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002.
- Thérenty M.-E. « Le récit de vie de vedette. L'invention d'un genre : Rigolboche, Thérèse, Paulus », [dans :] *Belphegor*, 2013, n° 11-1, <https://journals.openedition.org/belphegor/279>.
- Thomson R., « Les grandes horizontales », [dans :] *Splendeurs et misères. Images de la prostitution 1850-1910*, Paris, Flammarion, 2016.
- Vinet A., *L'éducation, la famille et la société*, Paris, Chez les éditeurs, 1855
- Woestyn E., « Le demi-monde », [dans :] *Figaro, journal non politique*, 1854, n° 11.
- Xau F., « Cora Pearl », [dans :] *Gil Blas*, 10 juillet 1889, n° 2446.

abstract

« "Nous sommes biches" par vocation ».
Vocation (?) d'une demi-mondaine d'après
les mémoires de Céleste Mogador, de Cora
Pearl et de Rigolboche

The present paper aims to explore the topic of the vocation of a courtesan in the 19th-century France, by analyzing memoirs of three demi-mondaines of the time: Céleste Mogador, Cora Pearl and Rigolboche. Does such a vocation exist ? If yes, how can we define this notion ? The first part tries to show that prostitution isn't chosen by women because of their inclination to debauchery, but is the result of the failed education and parental abandonment. The second part focuses on the importance of independence in the courtesan's life, as a part of their vocation, and the manner to gain it.

keywords


vocation, courtesan, prostitution, memoirs, liberty

mots-clés

vocation, demi-mondaine, courtisane, mémoires, liberté

zofia stępińska-kucza

Zofia STĘPIŃSKA-KUCZA, chargée de cours à la Chaire d'études italiennes de l'Université de Varsovie. Ses recherches actuelles portent sur la mode vue comme un phénomène social et culturel (arts et littérature).

PUBLICATION INFO		
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681	
Received : 06.02.2023 Accepted : 19.04.2023 Published : 30.09.2023	ÉTUDES	ASJC 1208
		
ORCID : 0000-0002-9208-2984		
Z. Stępińska-Kucza, « ' "Nous sommes biches" par vocation ' . Vocation (?) d'une demi-mondaine d'après les mémoires de Céleste Mogador, de Cora Pearl et de Rigolboche », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 35, pp. 27-44. DOI : 10.4467/23538953CE.23.022.18472		
www.ejournals.eu/CahiersERTA/		
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		